

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 3 (1881)

Heft: 2

Artikel: Les langues de l'Afrique

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131850>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hopetown, Queenstown-Aliwal et Wynberg-Kalkbay, pour une longueur de 940 kilomètres. Le point de jonction des lignes occidentale et orientale serait à 290 kilomètres de Beaufort sur le prolongement vers Hopetown.

Le transport portugais, *India*, à destination de Loanda, a embarqué une partie des installations nécessaires à l'établissement des deux premières stations commerciales portugaises de la côte occidentale. Elles seront organisées à l'instar de celles qu'a fondées l'association internationale de Bruxelles.

Le gouverneur de la Côte d'Or a mis pour condition à la conclusion d'un traité avec le roi des Achantis l'abolition des sacrifices humains dans les États de ce dernier. Le roi ayant demandé qu'un représentant du gouverneur lui fit visite, M. Maloney, secrétaire colonial, a accompagné le prince Buaki qui est retourné à Coumassie.

Les matériaux nécessaires à la construction du chemin de fer du Sénégal vont être transportés sur le haut fleuve, l'entente avec le roi du Foutah garantissant la sécurité du passage. Il y a encore quelque difficulté avec le roi du Cayor au sujet du passage de la voie sur son territoire, mais on espère une solution satisfaisante.

M. Ch. Soller, voyageur au Maroc, a heureusement pu échapper aux pillards berbères sous les coups desquels on disait qu'il avait succombé.

LES LANGUES DE L'AFRIQUE

Il existe encore de grandes lacunes dans la connaissance des langues de l'Afrique : plusieurs d'entre elles sont complètement ignorées, pour d'autres nous ne possédons que des vocabulaires bien imparfaits, et leurs rapports mutuels nous échappent. Quoi qu'il en soit, nous devons être bien reconnaissants envers ceux qui, au prix de grands labeurs, s'efforcent de nous orienter dans cette partie du champ du développement intellectuel de l'humanité : les savants, les explorateurs, les sociétés missionnaires, la société biblique de Londres. Parmi les savants, Frédéric Muller, dans son *Esquisse de la science du langage*, Lepsius, pour le Nord de l'Afrique, le Dr Bleek, pour le Sud du continent, et le Dr Kœlle, pour l'Afrique occidentale, ont rendu sous ce rapport de très grands services. S'appuyant sur ces autorités, M. Robert N. Cust, secrétaire honoraire de la Société royale asiatique, a présenté, le 1^{er} mars de cette année, à la Société des Arts de Londres, un tableau d'ensemble de ces langues, dont nous voudrions donner un résumé à nos lecteurs.

Les langues africaines connues peuvent être rattachées à six grandes familles :

1^o Sémité ;

- 2° Chamite ;
- 3° Nubienne-Foulah ;
- 4° Nègre, proprement dite ;
- 5° Bantou ;
- 6° Hottentote et Bushmen.

Chacune de ces familles a ses caractères propres et se subdivise à son tour en un certain nombre de groupes.

1° Les langues sémitiques bien connues ressemblent aux langues indo-européennes par la flexion, plus belle chez elles, et plus symétrique que dans ces dernières. Elles forment deux branches : l'une celle de la côte septentrionale de l'Afrique, l'autre celle de l'Abyssinie. La conquête de l'Égypte par les Hyscos et le séjour des Hébreux dans le Delta n'ont pas laissé de traces dans la langue ; en revanche, il reste de celle des Phéniciens de Carthage des inscriptions monumentales. Plus tard sont venus les Arabes, et leur langue s'est répandue avec eux de manière à dominer à Tripoli, à Tunis, en Algérie et au Maroc, sous une forme un peu différente de celle que parlent les tribus d'Arabie. — Du sud de l'Arabie eut lieu, à travers la mer Rouge, une troisième invasion, à laquelle se rattache le ghéez, la langue parlée en Abyssinie, avec ses dialectes dérivés : le tigré moderne et l'amharique. Mais l'arabe s'étend en Afrique bien au delà des bornes des États dont la population est sédentaire. Il est le véhicule de la pensée dans une grande partie du continent, soit chez les Bédouins nomades, soit chez les marchands et les trafiquants d'esclaves, soit chez certaines races dominantes, comme celle du Ouadaï ; enfin, c'est l'instrument de la diffusion du mahométisme et de toute civilisation en dehors du contact des Européens. Jusqu'à présent, il a eu le champ libre ; mais, on peut supposer que ses progrès seront arrêtés par ceux que font maintenant l'anglais, le français, le hollandais, et par la culture de nombreux indigènes prêts à tendre la main aux Européens civilisés.

2° La famille des langues chamites comprend trois groupes : l'égyptien, le lybien et l'éthiopien, probablement en relation l'un avec l'autre, mais les travaux qui pourraient nous faire connaître leurs rapports manquent encore. Les langues du groupe égyptien ne sont plus parlées ; toutefois, l'étude de l'égyptien proprement dit, d'après des documents qui nous permettent de remonter à 4000 ans avant l'ère chrétienne, autorise à dire que, sous le rapport de l'antiquité, aucune langue ne peut rivaliser avec lui. Sous l'influence gréco-chrétienne, il est devenu le copte, qui, à son tour, a disparu devant l'arabe et n'existe plus que comme langue

ecclésiastique. — Le groupe lybien n'a pas eu de littérature ; aujourd'hui, on peut en rattacher tous les dialectes au berbère. Les Français ont beaucoup contribué à le faire connaître. — Le groupe éthiopien se trouve le long de la mer Rouge, mêlé à la branche abyssinienne-sémite susmentionnée : il comprend entre autres le somali, le galla, le foulacha, le dankali. Le lac Victoria-Nyanza occupe, au point de vue philologique et ethnographique, une position remarquable. Les familles chamite, bantou, nubienne-foulah et nègre s'y heurtent mutuellement. On croit que Mtésa est d'origine galla et règne sur des sujets bantous ; mais nous connaissons trop peu les tribus qui habitent au nord du lac Victoria pour rien affirmer à cet égard d'une manière certaine.

3^o Tandis que les langues des deux familles précédentes sont des langues à flexion, toutes les autres sont agglutinantes. La famille nubienne-foulah est la moins connue et celle dont la classification reste la plus douteuse. Elle habite au milieu des nègres et sur leur frontière orientale, mais se distingue d'eux au point de vue physique et ethnographique, et occupe une position intermédiaire entre les familles chamite et nègre proprement dite. — Le groupe foulah se trouve sur la côte occidentale. Les populations qui s'y rattachent s'estiment fort supérieures aux nègres ; on les trouve mêlées aux nègres depuis le bas Sénégal à l'ouest jusqu'au Darfour à l'est, et de Tombouctou au nord jusqu'au Yoruba au sud, sous les noms de Peuls, de Foulahs, de Foulbés, de Fellatas, etc., parlant sept dialectes différents, mais c'est la langue du Foutah-Djallon qui en est le type principal ; elle se distingue par l'emploi d'affixes et de genres rationnels et irrationnels. — Le groupe nubien s'étend à l'est des Foulahs jusqu'au groupe éthiopien chamite. Les Nubiens purs habitent aujourd'hui la vallée du Nil, de la première à la seconde cataracte. D'après les récits de Schweinfurth, ils forment une race dominante mahométane, supérieure en pouvoir et en civilisation aux tribus païennes du même groupe, au milieu desquelles ils font des incursions comme marchands ou chasseurs d'esclaves. Parmi ces tribus, nous citerons les Changallas, qui habitent sur les bords de l'Atbara, et que nous ont fait connaître les rapports du missionnaire romain Beltrame ; les Ouakouavis et les Masai, au milieu desquels travaillent les missionnaires protestants de Mombas, peut-être aussi les tribus des Mombouttous et des Niams-Niams, découvertes par Schweinfurth et Junker dans le bassin du Nil et de l'Ouillé ; malheureusement, un incendie a détruit les matériaux linguistiques recueillis par Schweinfurth, et il faut attendre de nouvelles recherches pour pouvoir assigner sa vraie place à la langue de ces tribus.

4° Vient ensuite la famille nègre qui est loin de s'étendre dans toute l'Afrique, mais qui forme le noyau de la population. Circonscrite au sud et à l'est par la famille Bantou, serrée au nord par la famille nubienne-foulah et déportée par millions en Amérique, elle se fût éteinte dans des guerres intestines, si elle n'eût pas eu une vitalité extrême. Pour M. Cust le centre des nègres purs est la région comprise entre le Sénégal et le Niger, mais on y trouve actuellement beaucoup de nègres rendus à la liberté par les croiseurs européens, ou revenus d'Amérique, et qui y ont apporté des éléments étrangers. D'ailleurs, la famille nègre s'étend bien au delà de cette région, de la côte occidentale à la vallée du Nil, et l'on peut y distinguer trois grands groupes, celui de la côte occidentale, celui du bassin du lac Tchad, et celui du Haut-Nil. Quant aux langues de cette famille, tout ce que nous en savons n'est que provisoire; nous ignorons leurs diversités, leurs rapports réciproques, les variétés de leurs dialectes, et nous manquons d'informations complètes sur celles dont nous avons des vocabulaires ou des grammaires. Elles n'ont point de littérature. En outre, d'après le témoignage de Moffat, il en naît pour ainsi dire sous nos yeux, et, d'après le Dr Kœlle, d'autres disparaissent; Schweinfurth, Livingstone, Stanley, Nachtigal, Rohlfs, presque chaque explorateur apporte des exemples de nouveaux vocabulaires ou de vagues indications de langues nouvelles qui ne sont pas comprises de ceux qui viennent après eux. Frédéric Muller indique 24 groupes se rattachant à cette famille, et M. Cust en ajoute un vingt-cinquième pour les peuplades pygmées, dont nous ne connaissons guère que la langue des Akkas. Il y en a 11 qui représentent des langues isolées, sans rapport les unes avec les autres, ce qui prouve notre ignorance à leur égard, le phénomène de langues isolées ne pouvant se présenter que très rarement. Parmi les 14 autres, les unes appartiennent aux populations nombreuses des Sousous, des Veys, des Temnés, du Yoruba et du Nupé; sur la côte occidentale, les plus connues sont celles des Mandingues, des Yolofs, des habitants du Bornou et des Ibos; ces langues sont parlées à Sierra-Leone, à Libéria, tout le long de la côte de Guinée et dans la partie du Niger que nous connaissons. Au bassin du lac Tchad appartient un groupe de langues très peu connues, et dans celui du Bahr el Ghazal les voyageurs nous ont révélé l'existence des Baris, des Chillouks, des Denkas, etc. Ces derniers forment une grande tribu sauvage, habitant dans la région du Nil-Blanc, entre le 12° et le 6° lat. N., et au milieu de laquelle a longtemps vécu le missionnaire Beltrame. Il a pu rédiger de leur langue une grammaire très développée et un vocabulaire de plus de

2000 mots, que la Société italienne de géographie vient de publier dans ses *Mémoires*, sous le titre : *Grammatica e vocabulario della lingua denka*. Il est à remarquer que les clicks, qui forment un trait caractéristique des langues des Bushmens, des Hottentots et des Cafres, existent dans les langues des tribus du Haut-Nil. C'est à la famille nègre qu'appartient le haoussa, la langue commerciale de l'Afrique centrale, qui dépasse de beaucoup les limites du pays occupé par les Haoussas. On le parle jusqu'à Tripoli ; mais un fait qui prouve combien nos matériaux linguistiques sont encore incomplets, c'est que, tandis qu'un savant l'attribue à la famille chamite, un autre le rattache à la famille nubienne-foulah, et le troisième en fait un groupe des langues nègres.

5° C'est au missionnaire Krapf qu'appartient l'honneur d'avoir découvert que toutes les langues parlées au sud de l'équateur, à l'exception de celles des Hottentots et des Bushmens, ne forment qu'une famille, la famille Bantou. En effet, malgré son extension d'un océan à l'autre, le génie de ces langues, leurs accents, leurs vocabulaires prouvent qu'elles proviennent toutes d'une langue-mère. D'après le Dr Bleek, les traits caractéristiques en sont : des mots polysyllabiques, la rareté des diphthongues, l'emploi du préfixe *ba* pour le pluriel des noms, le petit nombre des adjectifs au lieu desquels on se sert ordinairement du participe, l'indication des cas au moyen de prépositions, la formation de différentes sortes de verbes et des temps passés en changeant la terminaison ; la forme la plus simple du verbe est le singulier de l'impératif. Les lois de l'euphonie ont créé, entre telles et telles des langues de cette famille, des différences si grandes qu'elles en ont fait des langues tout à fait dissemblables. La partie du continent où elles sont parlées étant incomplètement explorée jusqu'ici, M. Cust n'adopte que provisoirement la classification en trois groupes : l'un méridional, l'autre oriental, le troisième occidental, comprenant chacun plusieurs subdivisions. — Au premier groupe appartiennent les langues des Cafres, des Béchouanas et des Tekézas. Parmi les langues cafres, on distingue celle des Zoulous et des Xosas, connus d'ordinaire sous le nom de Cafres ; ce sont les plus pures, celles d'où l'on peut supposer que sont nées les autres, les premiers émigrants Bantous étant sortis de chez les Cafres ; la ressemblance frappante qui existe entre les langues du groupe oriental et celles du groupe occidental semble indiquer que tous les deux se rattachent à une émigration postérieure contemporaine. On rattache à ce groupe les langues des Pondos, des Fingos, des Zouasis, des Matébélés, et, au nord du Zambèze, celles des Mavitis, des Ouatoutas ou d'autres dont les noms sont évidemment

d'origine zoulou. — Les langues béchouanas sont parlées par la grande majorité des populations qui habitent l'intérieur de l'Afrique, au sud du tropique du Capricorne; séparées des Cafres par les monts Drakensberg, elles s'étendent au sud jusqu'au fleuve Orange, à l'ouest jusqu'au désert de Kalahari, et au nord jusqu'au lac Ngami. Il faut distinguer encore les Béchouanas de l'est : Bassoutos, Batsetsés, Bamapélas, Bapoutis, etc., parlant le sessoto, le setssetsé, le sémapela, le sépouti; de ceux de l'ouest : Barolongs, Batlapis, Bakouénas, Bamangouatos et les Barotsés du Zambèze, décrits par M. Coillard et le Dr Holub. Les mots de ces langues béchouanas sont durs, et leur prononciation offre un contraste frappant avec le langage mélodieux des Zoulous, auquel elles ressemblent cependant plus qu'au cafre. — Les langues tékézas sont parlées au nord de la baie de Delagoa, et dans le voisinage de Lorenzo Marquez; elles l'étaient aussi par les tribus qui occupent les côtes du pays des Zoulous et qui les ont abandonnées pour adopter le cafre, et le sont encore par quelques tribus de Natal. — Le groupe oriental de la famille Bantou comprend les langues du bassin du Zambèze, celles de Zanzibar et celles des lacs Victoria et Tanganyika. C'est surtout aux missionnaires que nous devons ce que nous savons de celles du bassin du Zambèze: au Dr Rebbmann, qui a donné un dictionnaire des langues de quelques tribus des bords du Nyassa; à M. Riddel, qui en a écrit la grammaire; à M. Maples, qui a fait connaître la langue Makoua et celle des Yaos, parlées sur le plateau entre le lac et la côte du Mozambique. La branche des langues de Zanzibar s'étend des confins du territoire de Mozambique, le long de la côte de l'Océan indien, jusqu'au pays des Gallas, où la famille Bantou rencontre celles des Chamites et des Nubiens-Foulahs. C'est le souahéli qui y domine; le Dr Krapf et l'évêque Steere en ont mis par écrit la grammaire et le dictionnaire. Quant aux autres langues de la côte, nous n'avons encore que de courts vocabulaires, mais les travaux des missionnaires et des explorateurs les feront toujours mieux connaître. Quelques récentes que soient les missions du Tanganyika et du Victoria-Nyanza, on leur doit déjà des études sur les langues de l'Ouganda et de l'Ounyamouési. Celles que parlent les tribus à l'ouest du Tanganyika, entre le Congo et le Zambèze, sont encore inconnues, mais M. Cust suit de près les explorations des Sociétés de géographie et de missions, et ajoutera à son tableau tout ce qu'il pourra apprendre sur les langues de cette région. — Le long de la côte occidentale, du pays des Namaquas au mont Cameroon, s'étend le groupe occidental de la famille Bantou qui comprend les Héréros du Damaraland, les Chindogas de l'Ovampo, dans la

langue desquels on a imprimé des ouvrages religieux et des grammaires; les langues des tribus au nord du Cunéné, dans les possessions portugaises, ne nous sont connues que très imparfaitement; nous ne savons que très peu de chose de la langue des états du Mouato-Yamvo et devons à Serpa-Pinto ce que nous connaissons de celle des Ganguellas du bassin du Quanza, à Stanley quelques notions des langues parlées près de l'équateur. Plus au nord, et jusqu'au mont Cameroon, les explorateurs et les missionnaires nous ont fourni des renseignements plus complets sur les langues des Mpongoués, des Dikélés, des Douallas, des Isoubous et des Bakélés.

6° Enfin, à l'extrême sud de l'Afrique se trouve la famille Hottentote-Bushmen, qui n'a été préservée d'extinction que par l'arrivée des Anglais et des missionnaires chrétiens, et dont l'étude peut jeter du jour sur le caractère des populations primitives du continent, car il s'agit de peuplades refoulées par la grande invasion de la famille Bantou venue du nord. Le groupe Hottentot comprend quatre dialectes : le nama, parlé au nord du Namaqualand; le kora, sur le fleuve Orange; un troisième par les Hottentots de l'est, et un quatrième, très altéré, dans le voisinage de Capetown; il faut y ajouter le langage parlé par les Griquas, mélange de hollandais et de hottentot. Frédéric Muller estime que c'est un langage unique, sans rapport avec aucune autre forme de langue africaine ou non. Ce qui le caractérise surtout, ce sont les quatre « clicks,» produits par les différentes positions de la langue : le click dental, presque identique avec le bruit exprimé par les Européens pour marquer leur indignation; le click latéral avec lequel ils stimulent les chevaux; le click guttural, analogue au bruit d'un bouchon de champagne, et le click palatal, pareil au claquement d'un fouet. Plusieurs linguistes fort distingués rapprochent les Hottentots de la famille chamite, mais dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut affirmer qu'une chose, c'est qu'ils sont les survivants d'une race qui a disparu de partout ailleurs et qui, vu l'absence de document écrit, n'a point laissé de traces. — Enfin le groupe Bushmen présente une langue isolée peu développée, monosyllabique, qui n'a point de genres, dans laquelle la formation du pluriel est très irrégulière; en effet il n'y a pas moins de 60 manières de le former; la réduplication du nom est la plus ordinaire et la plus naturelle. On croit que ce sont eux qui les premiers ont employé les clicks, et qu'ils les ont communiqués aux Hottentots et aux Cafres de la famille Bantou, car aux quatre clicks déjà indiqués comme trait caractéristique de la langue des Hottentots, les Bushmens en ajoutent un cinquième et

un sixième, quelquefois même un septième et un huitième, non seulement devant des voyelles et des gutturales, mais encore devant des labiales. Les Européens ne peuvent presque pas exprimer de tels sons. Un autre trait qui caractérise les Bushmens, c'est que, tandis qu'on n'a trouvé aucune trace d'écriture au sud de l'équateur, les Bushmens sont arrivés à dessiner d'une manière surprenante, sur les parois de leurs grottes et de leurs rochers, des figures d'animaux, d'hommes, des scènes de danse, de chasse, de guerre, et ont cultivé cet art jusqu'aux temps modernes, car les Boers figurent dans quelques-uns de ces combats. Le dessin de quelques-unes des figures est excellent. Frédéric Muller estime qu'on les retrouve jusqu'au Cunéné et au Zambèze et même au delà, en sorte que pour le moment on ne peut pas arriver à une conclusion certaine à leur égard.

Le mémoire de M. Cust, basé, non sur des hypothèses, mais sur des faits, est très important, en ce sens qu'il montre le point atteint aujourd'hui dans la connaissance des langues de l'Afrique. En classant et en condensant tout ce que l'on en sait actuellement, son auteur a rendu un grand service aux explorateurs et aux missionnaires.

EXPÉDITION DE M. JAMES STEWART DU NYASSA AU TANGANYIKA
(avec carte).

Nous avons déjà résumé¹ pour nos lecteurs le rapport fait par M. J. Thomson de son voyage de Zanzibar au Nyassa et au Tanganyika, et signalé sa rencontre à Pambété avec M. J. Stewart, ingénieur de la station missionnaire de Livingstonia. Aujourd'hui nous arrive le mémoire présenté à la Société royale de géographie de Londres par ce dernier, auquel sont dus les travaux d'exploration les plus récents autour du Nyassa, ainsi que l'étude du meilleur tracé de route entre les deux lacs. Il est reparti pour commencer les travaux de cette voie de communication, qui permettra de pénétrer le plus facilement, le plus sûrement et avec le moins de frais, jusqu'au nord du Tanganyika. Nous voudrions extraire de son mémoire ce qui nous paraît le plus important, en commençant par quelques détails sur ses découvertes autour du Nyassa à partir de Livingstonia.

A l'époque du voyage d'Elton et de Cotterill (1877), on ne connaissait

¹ Voir 2^{me} année, p. 138.